

Pour un métissage des pratiques

Le sociologue **Jean Corneloup** enseigne à l'Université Blaise-Pascal de Clermont-Ferrand. Il est également rédacteur en chef de la revue *Nature & Récréation*. Il se livre ici avec Anne Roger à un décryptage sociologique des formes de pratiques de l'escalade – passées, présentes ou en devenir. Il est question de modernité, de post-modernité et de transmodernité...

Vous évoquez régulièrement dans vos écrits des formes modernes, post-modernes et transmodernes de pratiques de pleine nature. Pouvez-vous préciser ces notions et nous dire à quelles formes de pratiques cela renvoie pour l'escalade?

Les pratiques de l'escalade s'inscrivent dans une histoire culturelle qui est caractérisée par des périodes historiques référentes. L'époque moderne (fin XIX^e-1960) concerne le temps de l'alpinisme comme seule pratique légitime et dominante ; l'époque postmoderne (1970-2000) ouvre le champ de l'escalade vers une diversité des formes de pratique (bloc, mur, cascade de glace...) ; l'époque transmoderne (début du XXI^e siècle) souhaite redonner de l'importance à l'itinérance verticale combinée avec des pratiques transculturelles. Ces formes culturelles sont toutes en mouvement et ne disparaissent pas avec l'émergence d'une nouvelle. Elles s'inscrivent dans des visions différentes de la nature, du corps, de l'autre ou de l'engagement.

Vous écrivez également que «l'utopie des pratiques hédonistes et vertigineuses de la postmodernité est remise en cause dans la perspective de requalifier le rapport à soi, aux autres et à la nature». Pouvez-vous commenter cela pour nos lecteurs en regard de l'évolution de l'escalade?

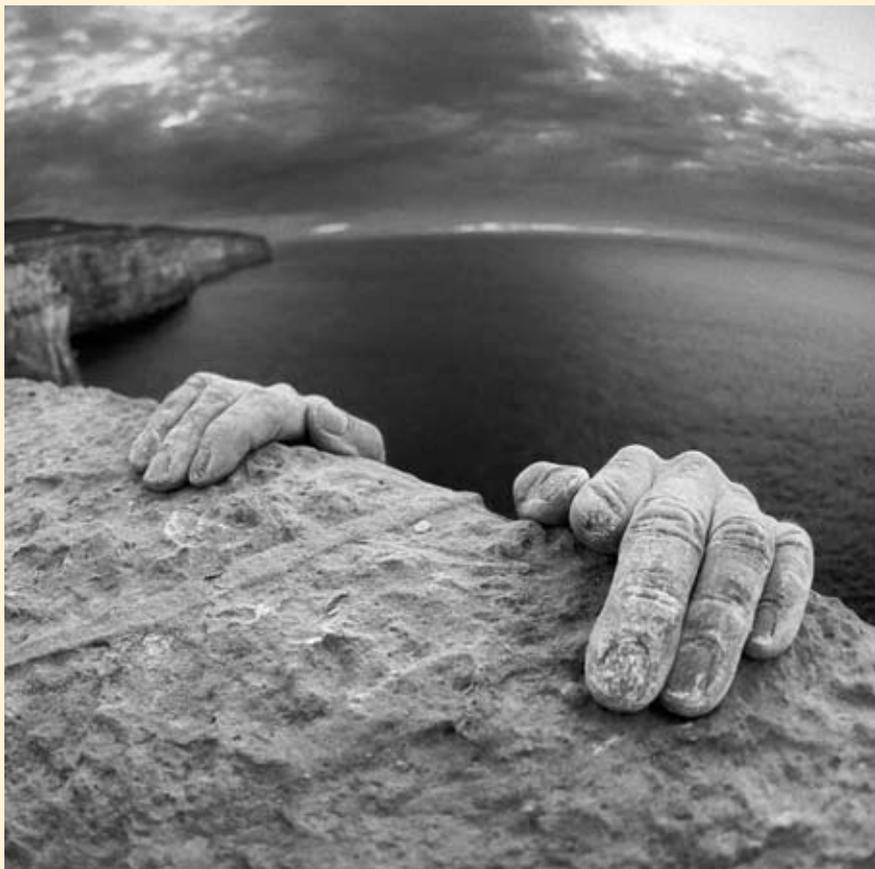
Sans tomber dans la caricature, il s'agit d'observer la présence de dominantes culturelles dans chaque forme de pratique : la modernité valorise l'effort, l'immersion dans la grande nature, la conquête des grands sommets et l'affrontement avec la nature (logique prométhéenne) ; la postmodernité engage une relation plus hédoniste, performatrice et aseptisée avec les espaces de grimpe ; la transmodernité est une invitation à la transition récréative pour repenser le rapport à la nature, à la mobilité, au temps libre et au mode de vie contemporain. «*Jouir sans entrave*» et «*affronter la nature*» ne peuvent suffire de mobile à la définition d'une pratique éco-récréative. Celle-ci repose la question des mobilités (douces) pour se rendre sur les lieux de pratique, s'interroge sur le sens et la place de l'engagement dans la relation avec l'espace d'action et la nature ou, pour prendre une dernière dimension, valorise la diversité écoculturelle favorisant l'adaptation, comme principe d'action dans le monde contemporain. D'où la nécessité de redonner de la présence à la naturalité comme dimension permettant une co-relation active avec un environnement non-aseptisé. Si aujourd'hui la créativité devient une manière d'envisager une transition sociétale permettant le passage vers une autre

configuration historique des activités humaines, alors celle-ci ne doit pas être absente dans la relation avec l'environnement récréatif.

Vous évoquez enfin une «innovation transculturelle des sports de nature»... qu'entendez-vous par là?

Les pratiques de l'escalade ont de tout temps été marquées par d'importantes innovations permettant de perfectionner les logiques sécuritaires, logistiques ou motrices. De même, la postmodernité a été d'une incroyable créativité culturelle dans les années 1970-80 que ce soit dans le cadre de pratiques californiennes (formes corporelles, ouvrages, vestimentaires, spiritualité, codes de jeu...) ou dans le cadre des pratiques hédosportives (danse-escalade, escalade sur bambous, grimpe sur monuments, enchaînements mur-falaise-voie en montagne, etc.). Aujourd'hui, nous sommes plutôt, depuis les années 1990, dans une tendance à l'aseptisation des pratiques postmodernes avec une sur-présence de la modernité sportive. Une variante de la forme moderne a investi le champ de la compétition et de la normalisation des lieux de pratique prenant ainsi une place importante dans la gestion des pratiques fédérales et scolaires. Le chronomètre et le classement sur des supports aseptisés sont devenus la référence dominante dans la façon de penser et de vivre l'escalade.

Alors, qu'aujourd'hui dans bien des lieux et de la part d'un public transmoderne s'invente une autre pratique autour de la « trad' pratique » (sur coinçeurs, en artificiel, en grandes voies, en montagne...), en voyage vertical éco-itinérant (durant de longues périodes d'immersion dans la nature) ou dans l'accroche à différentes pratiques de plein air, de la part de néo-ruraux. Ceux-ci développent un art de vivre dans les espaces urbains, périurbains ou ruraux. La transculturalité évoque cette idée de créer et de développer des mélanges entre pratiques professionnelles, musicales, artistiques ou spirituelles pour inventer et donner naissance à d'autres connexions avec la pratique de l'escalade. Le rapport à l'habitat, au mode de vie, à l'économie et au travail ne se fait pas en opposition et par compensation avec les pratiques de l'escalade, mais dans la recherche d'une composition combinée, fructueuse et sympathique. Les migrations d'agrément (Martin, 2013) réalisées par des personnes souhaitant travailler et vivre dans des lieux agréables participent à redéfinir la place des pratiques de loisir dans le projet et les modes de vie.



« Cette tendance à la normalisation et à l'aseptisation des pratiques est antinomique avec la société transmoderne qui doit élaborer une nouvelle alliance avec la nature et les milieux d'action. »

Le style transmoderne de l'escalade peut-il prendre place à l'école ? Quelle forme cela pourrait-il prendre ?

L'histoire de l'école française depuis le début du XX^e siècle montre que celle-ci a bien souvent accordé une place aux pratiques de nature et de plein air dans la conception de l'éducation et de la formation. Aujourd'hui, nous serions dans une position inversée par rapport aux périodes précédentes. Les sorties plein air que ce soit à la journée, dans le cadre de stages scolaires ou de classes vertes n'existent quasiment plus. On considère que l'escalade sur mur remplace avantageusement la sortie nature et que ces apprentissages suffisent à transmettre les compétences d'action et culturelles pour former correctement les scolaires. Cette tendance à la normalisation et à l'aseptisation des pratiques est antinomique avec la société transmoderne qui doit élaborer une nouvelle alliance avec la nature et les milieux d'action. Celle-ci doit normalement permettre l'apprentissage de capacité au sens de Sen (2010) pour que l'individu puisse se forger et s'approprier les contenus d'une écologie relationnelle (Ingold, 2013) avec son milieu de vie. Mais sans interaction avec un milieu vivant (donc incertain, bigarré, diversifié, sensible,...), cette approche de l'action située en contexte incertain n'est pas possible.

Dans le contrepiéd APPN en 2008, vous évoquiez une piste à explorer pour l'école, celle d'un « recentrage sur le local (ou glocal) autour d'un éco-projet scolaire, permettant de revisiter le lien entre l'école, la cité et la nature... ». Pouvez-vous aller un peu plus loin et préciser ce que vous entendez par là ? Avez-vous connaissance d'initiatives allant en ce sens dans des établissements ?

Oui, tout à fait, l'école transmoderne doit retrouver des liens avec le local pour retisser des relations avec le milieu de vie. D'où l'invitation à repenser la relation avec la nature et à l'environnement urbain dans la proximité avec l'établissement scolaire. Dès lors, la compétence par projet doit s'envisager pour que les élèves puissent créer des liens entre pratiques sportives de nature, les associations et autres parties prenantes en fonction des thématiques culturelles retenues. À Mur de Barrez en Carladez (Aveyron) ou à Saint-Nizier en Moucherotte (Vercors), ce genre d'expériences éducatives existe en associant les classes à des projets artistiques et culturels dans la relation avec la nature de proximité et avec les habitants du lieu (Corneloup, 2012).

L'ailleurs n'est pas forcément au bout du monde, la naturalité peut se situer dans la proximité des lieux de vie comme ressource pour envisager les chemins de développement du XXI^e siècle. L'école doit contribuer non seulement à la sauvegarde de ces lieux sauvages, à forte bio-diversité culturelle, mais aussi inviter les élèves à les rencontrer et à s'imonder dedans (Andrieu, 2014) via différentes médiations culturelles pour activer leur créativité et composer avec ces lieux en devenir. *Natura natura sempé* (la nature est à naître)...

Concrètement, il serait envisageable de changer le fonctionnement des collèges en proposant, par exemple, deux semaines thématiques par an permettant la mise en place de différents projets dans le territoire local. Dans le cadre de ce dispositif, des groupes d'élèves pourraient envisager une sortie nature de deux ou trois jours à la rencontre du milieu naturel en lien avec d'autres enseignants et des habitants du lieu. Les cours serviraient à préparer le projet et à créer une dynamique collective, culturelle et pédagogique. Cette pragmatique de l'action valoriserait la capacité des élèves à s'engager dans un temps d'enseignement proactif. Pendant très longtemps dans le collège de Vals les Bains en Ardèche, cette forme de pratique scolaire a existé... ♦ Anne Roger

B. Andrieu, Une cosmétique immersive. Pour une écologie corporelle en première personne, in *Nature & Recréation*, 20-24, n° 1, 2014.

J. Corneloup, La forme transmoderne des pratiques récréatives de nature [Texte intégral], revue *Développement durable et territoires*, Vol. 2, n° 3, 2011. (<http://developpementdurable.revues.org/9110>)

J. Corneloup, Les « Sentiers de l'imaginaire », au seuil de la transmodernité, Revue *ERE*, Québec, vol. 10, 2012, pp. 139 – 159.

T. Ingold, *Marcher avec les dragons*, Zones sensibles, Bruxelles, 2013.

N. Martin, Ph. Bourdeau et J. F. Daller (dir.). *Les migrations d'agrément: du tourisme à l'habiter*, Paris, L'Harmattan, 2013.

M. Sen, *L'idée de justice*, Seuil, Paris, 2010.